
Kandé, Sylvie. – *Terres, urbanisme et architecture « créoles » en Sierra Leone, XIIe-XIXe siècles*. Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998, 333 p.

Roland Colin



Édition électronique

URL : <http://etudesafriaines.revues.org/11>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000
ISBN : 978-2-7132-1346-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Roland Colin, « Kandé, Sylvie. – *Terres, urbanisme et architecture « créoles » en Sierra Leone, XIIe-XIXe siècles*. Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998, 333 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 157 | 2000, mis en ligne le 24 avril 2003, consulté le 26 janvier 2017. URL : <http://etudesafriaines.revues.org/11>

Ce document a été généré automatiquement le 26 janvier 2017.

© Cahiers d'Études africaines

Kandé, Sylvie. – *Terres, urbanisme et architecture « créoles » en Sierra Leone, XIIe-XIXe siècles*. Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998, 333 p.

Roland Colin

Historienne de la société et de la culture, Sylvie Kandé a choisi de décrire une « Odyssée noire », en s'attachant à mettre en lumière l'impact du « retour » sur un pays et sur des hommes. Il s'agit, en effet, et c'est quasiment une première dans les travaux de sciences sociales en francophonie, de décrire, d'analyser, d'élucider les phénomènes sociaux et culturels qui ont provoqué, accompagné et suivi le rapatriement en Afrique de fractions de populations déplacées par la violence de la grande traite esclavagiste atlantique. Cette démarche concerne un système inscrit dans une dynamique spatiale multiple, complexe, dont on peut figurer ainsi les pôles essentiels : des lieux de « capture initiale » -- en l'occurrence la côte ouest-africaine entre Guinée, Sierra Leone et Nigeria, avec un « épicode sierra-léonais ». De là sont partis, aux XVII^e et XVIII^e siècles, des convois négriers en nombre vers l'Amérique. Le second pôle est figuré par le territoire colonial anglais du Nouveau Monde, que la guerre d'Indépendance américaine émancipera dans sa plus grande partie en 1783. Les anglais vaincus se replient vers le Canada, entraînant une population d'anciens esclaves attirés vers eux par l'engagement de les affranchir. Dans cet espace canadien (Nouvelle-Écosse), les récents affranchis doivent recevoir des terres qu'on leur octroie avec extrême parcimonie et réticence. La Jamaïque se joint à cet ensemble sous contrôle britannique où les esclaves « marrons » réfugiés dans les hauteurs posent de graves problèmes.

La décision est prise par Londres, dans un réflexe autant d'utilité que d'humanité, de rapatrier en Afrique ces populations importunes. S'y joindront deux autres flux à partir des cohortes d'anciens esclaves laissés pour compte en Angleterre même par des propriétaires repliés dans une métropole qui supporte mal ces indigents dangereux. Enfin, l'interdiction de la traite maritime en 1807 multiplie les captures de convois

d'esclaves qui sont renvoyés par la flotte britannique en Sierra Leone, dans la base navale majeure que représente un site portuaire dénommé, à partir de 1787, « Freetown ». C'est tout un programme.

La recherche de Sylvie Kandé, après avoir décrit la complexité de ce système et s'installant délibérément dans une approche systémique, montre comment les quatre groupes de « Retournés » (les « indigents » d'Angleterre, les « loyalistes » d'Amérique, les « marrons » de Jamaïque, les « libérés » de la police des mers) se sont trouvés aux prises avec le colonisateur anglais qui, leur concédant la qualité de « sujets britanniques », entend faire d'eux les supports d'une nouvelle politique coloniale, intermédiaires entre la métropole conquérante et les indigènes (occupants premiers) à conquérir pour asseoir des intérêts autant économiques que stratégiques, s'accommodant fort bien d'une opportune mission civilisatrice (selon l'adage de circonstance : « commerce, civilisation, christianisation »).

Les retournés ont « faim de terres et de liberté ». Ils sont installés dans le site étroit d'une péninsule, lieu de confinement et de contrôle où se créera la première structure urbaine de l'espace colonial britannique ouest-africain. Sylvie Kandé choisit alors d'analyser historiquement le processus, les modalités, les procédés à la fois de l'occupation des terres concédées et de l'édification des différentes strates de construction dont l'architecture révèle -- analyseur particulièrement riche -- la configuration sociale et culturelle des différents groupes avides d'affirmer leur nouvelle identité.

La recherche, à ce point, s'avère passionnante et ouvre des horizons qui rejoignent les problèmes les plus brûlants de la dynamique sociale africaine contemporaine. Les quatre groupes sont aux prises avec une problématique multidimensionnelle : comment retrouver la légitimité des racines après le grand traumatisme de la séparation forcée ? Comment concilier la « ré-identification » face aux populations premières qui appartiennent souvent à la même souche initiale, sans perdre l'apport d'une « modernisation exogène » marquée à plus d'un égard du charme désuet de la culture victorienne ? Comment dépasser les barrières et les conflits d'intérêts qui marquent les positions de chacune des quatre composantes de la population des Retournés ? L'étude d'un tel dossier projette une lumière vive sur la grande question du choc entre « tradition et modernité » dont Georges Ballandier a montré la position centrale pour comprendre les crises coloniales et postcoloniales, en y joignant la prise en compte d'une dialectique « endogène/exogène ». Tout est là dans le travail de Sylvie Kandé mené sur un terrain riche, exemplaire et, doit-on dire, pionnier dans le fil de l'histoire.

Elle analyse, à travers la question de la « créolisation » -- créolisation englobante entre tous les Retournés, ou « kriolisation » différenciée, stratifiée selon l'impact des forces traditionnelles ou modernisantes, endogène ou exogène --, la formation d'une nouvelle socioculture. Rejoignant l'approche décapante de J.-L. Amselle, de J.-P. Chrétien, de G. Prunier, et sans se départir des enseignements de Catherine Coquery-Vidrovitch, elle accepte le paradigme d'une critique radicale de « l'ethnisation ». Elle montre que la dynamique des sociocultures ne peut se figer dans des archétypes ou des modélisations s'affranchissant d'une création continue à l'oeuvre dans l'histoire.

En définitive, on trouve déjà dans ce premier chantier fécond, ce qui sous-tend l'entreprise au long cours caractérisant la quête de Sylvie Kandé : identifier dans les aventures sociales et culturelles anciennes et présentes le processus du constant métissage, tantôt explicite, tantôt implicite, architecte des constructions humaines et des créations littéraires qui l'expriment.